

Théâtre

## «Boat People» et «la Voix de ma grand-mère» : au théâtre, deux pièces ravivent la mémoire des exilés d'Asie du Sud-Est

Réservé aux abonnés

Dans les pas de «Saigon», succès de Caroline Guiela Nguyen, Marine Bachelot Nguyen et Vanasay Khamphommala explorent le difficile héritage des exils vietnamiens, cambodgiens et laotiens en France. Des histoires à la fois hypermédiatisées dans les années 70-80 mais souvent confisquées.



«Boat people», écrit et mis en scène par Marine Bachelot Nguyen. (Marine Bachelot Nguyen/LesBird)

Par [Sonya Faure](#)

Publié le 27/10/2025 à 16h26

Un homme, le comédien Paul Nguyen, s'assoit sur une chaise au centre de la scène, face public. Un casque audio lui diffuse à l'oreille des paroles qu'il nous transmet à son tour simultanément, au mot et à l'intonation près, avec ses hésitations, ses heurts, son accent. En fond de scène, un immense écran fait miroiter de l'eau, des ondes, des vagues, et entendre le bruit de la mer. «*Et puis, rapporte l'homme, on descend dans le bateau, chacun un par un*

*comme ça. Et quand on descend, on prend le médicament, et après chacun dans son coin, dormir. C'est anti-anti, voilà, anti-mal de mer. Et après on dort.»*

Ce soir d'octobre au Théâtre du Nord de Tourcoing, c'est la première du spectacle *Boat people*, écrit et mis en scène par Marine Bachelot Nguyen. Le procédé - récolter la parole de témoins de l'époque pour la rejouer sur scène, à l'aide d'oreillettes - est devenu un classique du théâtre documentaire, parfois même un tic. Mais ici, il a valeur de révélation. C'est soudain une évidence : pour beaucoup d'entre nous, dans cette salle, c'est la première fois que résonnent les mots des *boat people*, ces exilés vietnamiens, cambodgiens ou laotiens dont beaucoup vivent pourtant depuis des décennies en France. Une actrice, Dorothee Saysombat, a remplacé le comédien au centre de la scène. Elle aussi se réapproprie les mots d'une autre, les mots d'une femme plus âgée qu'elle, les mots d'une génération qui a si rarement eu l'espace de parler : *«Et mon mari me donnait un médicament pour faire dormir les bébés, des gouttes, à cette époque-là, j'ai trois bébés. Mon mari me dit : quand les gens viennent te chercher [pour embarquer dans le bateau et fuir le pays, ndlr], tu donnes chacun trois gouttes. Malheureusement j'ai pas eu le temps de donner les gouttes à bébé. [...] Et après ça, le bateau là, il est en panne. On est restés à la mer... Un mois... Quand la pluie tombait ils enlevaient leurs tee-shirts pour prendre l'eau, pour donner aux enfants. Et puis nous, on suçait le tissu...»*

### **Documentaire, images d'archives et fiction**

Cet automne, deux spectacles font émerger la mémoire des exilés du Sud-Est asiatique. Deux pièces écrites par deux de leurs descendantes : *Boat People* de Marine Bachelot Nguyen et *la Voix de ma grand-mère* de Vanasay Khamphommala. La première, 47 ans, mêle enquête documentaire, images d'archives et fiction (sans toujours réussir à échapper au didactisme) pour raconter l'arrivée en France des réfugiés. La seconde, 45 ans, entre en conversation avec le fantôme de sa grand-mère laotienne qu'elle n'a jamais connue et dont peu de traces lui sont parvenues. Dans son beau spectacle où elle échange sans cesse avec le public qui entoure la scène, assis au sol ou sur des tabourets en plastique, elle a aussi convié son père, né au Laos et définitivement installé en France en 1975, après l'arrivée des communistes au pouvoir. *«Nos aînés ont dû négocier avec l'injonction de s'assimiler, explique Vanasay Khamphommala. Ce spectacle a été l'occasion de me retrouver avec mon père dans une salle de répétition. Je lui ai dit : "Ici il y a deux micros, rien d'autre. Ils sont là pour qu'on se dise tout ce qu'on ne s'est encore jamais dit.»*



«La Voix de ma grand-mère» où Vanasay Khamphommala, 45 ans, entre en conversation avec le fantôme de sa grand-mère laotienne qu'elle n'a jamais connue et dont peu de traces lui sont parvenues. (Christophe Raynaud de Lage)

Le père, fan d'Elvis Presley et élégant danseur de madison, et la fille, en jupe traditionnelle, chantent et préparent un autel comme ils l'ont toujours fait lors des fêtes de la communauté laotienne de Rennes, où Vanasay a grandi. Ensemble, ils cherchent à rentrer en contact avec l'aïeule, morte très jeune au pays. *«En tant que femme trans, poursuit Vanasay Khamphommala, j'ai des souvenirs d'enfance très forts des femmes laotiennes que je voyais lors de ces soirées : le tissu de leurs robes, leurs bijoux, leur danse. Nous n'héritons pas seulement des traumatismes de nos ancêtres, il y a aussi tout ce qui se transmet de manière plus douce, quotidiennement, parfois inconsciente.»*

Vanasay Khamphommala dit que sans les spectacles de Marine Bachelot Nguyen, qui fore la mémoire France-Vietnam depuis plusieurs années, sans [la pièce Saïgon de Caroline Guiela Nguyen](#) ou les podcasts [de Grace Ly et Rokhaya Diallo](#), qui ont d'ailleurs connu une version scénique, elle n'aurait jamais imaginé mettre son histoire personnelle au plateau. *«Si le théâtre public a mis du temps à faire émerger l'histoire de la diaspora vietnamienne ou laotienne, c'est peut-être parce qu'il était le lieu où voulait se construire une culture commune. Longtemps quand j'allais voir un spectacle, je laissais mon père et le Laos à la porte du théâtre. La Voix de ma grand-mère m'a fait regarder mon père comme je n'avais jamais réussi à le voir avant.»*

### **130 000 réfugiés en dix ans**

Le cas de la mémoire non parvenue des boat people des années 70 en est un exemple sidérant. Car les récits de ce passé enfoui n'ont pourtant jamais été cachés : une histoire hypermédialisée mais confisquée. Entre 1975 et 1984, [la France a accueilli 130 000 réfugiés du Sud-Est asiatique](#), au moment même où elle fermait ses portes à l'immigration essentiellement maghrébine et subsaharienne. Les Vietnamiens bénéficient d'une procédure

de naturalisation simplifiée, les hommes et femmes politiques, tel Simone Veil, chantent les louanges de «*la dignité, la tenue et le courage de ces réfugiés*».

Une générosité exceptionnelle, dont on peut aussi, avec Marine Bachelot Nguyen, retourner la médaille pour en voir l'autre face : un patronat ravi de voir arriver une main-d'œuvre qu'il imagine docile dans le droit fil des clichés racistes coloniaux ; des hommes politiques de droite qui espèrent que ces hommes et ces femmes, terrorisés par l'expérience communiste, deviendront des électeurs fidèles ; des humanitaires et des journalistes qui, sans doute sincères, se lancent dans le sauvetage paternaliste et médiatique jusqu'à l'obscène.

On croit rêver devant les images d'archives intégrées dans le spectacle de Marine Bachelot Nguyen, tirées du JT de 20 heures et des soirées spéciales consacrées au drame des réfugiés du Vietnam ou du Laos. Jean-Pierre Elkabbach, mine grave, entouré de dizaines de femmes et d'hommes, muets sur leurs chaises, lance un appel solennel aux maires de France et à toute famille qui voudrait accueillir ou adopter un Vietnamien : «*Appelez, svp*», répète-t-il, appelez les standards téléphoniques du service public de l'époque. Mais eux, ces femmes et ces hommes mutiques, «*où sont leurs paroles, leurs récits, leurs histoires, leurs devenirs ?*» questionne Marine Bachelot Nguyen. *Comment circule cet héritage ?*»

### **Succès de «Saigon»**

[Caroline Guiela Nguyen](#), aujourd'hui directrice du Théâtre national de Strasbourg, a été l'une des premières metteuses en scène à mettre sur un plateau de théâtre cette «*zone aveugle*», l'histoire des Viet kieu, les exilés vietnamiens. [Dans Saigon, sa pièce créée en 2017](#), elle se concentre sur une petite communauté d'hommes et de femmes arrivés en France au milieu des années 50, à la fin de l'Indochine française. Acteurs asiatiques ou européens, professionnels et amateurs s'entrecroisent sur scène. *Saigon* est un succès et n'a de cesse de tourner en France et à l'étranger - l'an prochain, la pièce sera à nouveau reprise dans l'Hexagone et voyagera jusqu'à New York et Québec. A l'époque, Caroline Guiela Nguyen a 35 ans et répète que son spectacle n'est pas autobiographique. «*C'est vrai, je mentais un peu*, reconnaît-elle aujourd'hui. *Mais ça m'agaçait tellement : on leur mettait devant les yeux l'histoire de la France et ils me disaient encore : "C'est autobiographique ?"*»

En réalité, comme le personnage de la mère dans la pièce, celle de Caroline Guiela Nguyen est arrivée en France en 1956. Et comme elle, bien des années plus tard, elle est victime d'un ictus amnésique. «*Soudainement elle ne savait plus où elle était, confondait les époques et pour la première fois de ma vie m'a parlé en vietnamien, elle qui n'avait jamais voulu me transmettre sa langue.*» La metteuse en scène a grandi avec sa mère, ses oncles et tantes viet kieu dans les restaurants vietnamiens et parmi les chansons de l'époque - *Saigon* se passe au cœur de ces restaurants, les nouilles mijotant dans la cuisine, alors que les personnages se déchirent et se retrouvent, butant sur l'incommunicabilité entre les langues (la metteuse en scène a fait le choix de ne pas traduire toutes les paroles en vietnamien) et sur le silence des aînés refusant de transmettre leur histoire aux plus jeunes, nés en France.

### **«Partout c'est le silence sur ce passé»**

«*On explique souvent l'absence de cette histoire dans la mémoire collective par la réserve de nos parents, comme si la communauté vietnamienne était un grand bloc discret et pudique*, regrette Caroline Guiela Nguyen. *C'est leur mettre à nouveau sur le dos la responsabilité de leur silence. Comment vouliez-vous qu'ils nous parlent quand partout c'est le silence sur ce passé ?*» La metteuse en scène se souvient d'une anecdote de répétition révélatrice. «*Quand l'acteur Dan Artus, qui joue un ancien soldat d'Indochine, a endossé l'uniforme français, la première image qui nous est venue, c'est Apocalypse Now et la guerre*

*du Vietnam américaine. La colonisation française, elle, ne nous arrivait pas, cette histoire-là nous avait désertés.»*

Depuis la mort de sa mère, Caroline Guiela Nguyen poursuit une «*éternelle discussion*» avec elle : «*Je lui demande “Mais où est passée ta colère ?” Ce qu’elle a vécu dans le camp de Sainte-Livrade-sur-Lot, avec d’autres rapatriés d’Indochine dans des conditions terribles, elle ne me l’a jamais raconté. Ils lui ont fait avaler sa colère.*» La metteuse en scène écrit à nouveau et prépare une installation plastique sur les traces laissées par cette histoire, à partir des affaires personnelles de sa mère. «*Depuis qu’elle est morte, une digue a pété. Elle avait toujours peur pour moi. Aujourd’hui, moi, je n’ai plus peur pour nous.*»

**«La Voix de ma grand-mère», du 20 au 22 novembre au Théâtre de la Renaissance d’Oullins (Métropole de Lyon), du 5 au 7 février au CDN d’Orléans, le 13 mars à La Halle aux Grains de Blois (Loir-et-Cher), du 4 au 7 mai au Théâtre 13 à Paris.**

**«Boat people», le 5 novembre au Théâtre de Choisy-le-Roi (Val-de-Marne), le 7 novembre à la Scène Nationale de l’Essonne, à Evry (Essonne), du 12 au 14 novembre au Festival du TNB à Rennes, du 18 au 28 au Théâtre National de Strasbourg, du 2 au 5 décembre au Théâtre de Lorient CDN, du 20 au 23 décembre 25 à Mixt, à Nantes...**

## « LA VOIX DE MA GRAND-MÈRE » DE VANASAY KHAMPHOMMALA : ON VA DU LAOS À LA NORVÈGE

La personnalité singulière de Vanasay Khamphommala, **artiste queer**, performeuse qui chante à ravir, écrit et met en scène, ne laisse pas de devenir familière à un public élargi. Son dernier spectacle a pour titre *la Voix de ma grand-mère*<sup>1</sup>. Il s'agit, sous l'égide de sa bannière insolite, Lapsus chevelü, d'un « *rituel pour une réparation* ».

**Née à Rennes** d'un père médecin d'origine laotienne et d'une mère française, Vanasay s'attache à remonter la piste familiale, ancrée dans les montagnes du Laos arrosées de bombes américaines. Il est fait appel à son père, au milieu d'un dispositif circulaire où les spectateurs, déchaussés, posés sur des tabourets bas ou assis par terre, assistent à la quête énigmatique d'une origine lointaine dans le temps et l'espace.

Nous sommes incités, sur un mode ludique, à participer à l'aventure mémorielle, en tressant des bracelets ou en imitant des bruits de la nature laotienne à l'aide de petits objets adéquats...

# UNE RÉVÉLATION DE SOI ASSORTIE D'UNE DEMANDE D'AMOUR À L'ADRESSE DU PUBLIC.

Vanasay orchestre délicatement cette remembrance aléatoire, achevée autour d'un autel, hérité de la culture lao, que le père, en somme, sanctifie. Quelque chose se joue, là, d'une abnégation ingénue, au cours de laquelle l'artiste aux longs cheveux noirs, de tout son corps de haute taille, **passée par Harvard** et Oxford, s'efforce de renouer avec son origine en toute simplicité, ce qui relève, au fond, d'une révélation de soi assortie d'une demande d'amour à l'adresse du public.

Gabriel Dufay met en scène un florilège de textes brefs de l'auteur norvégien Jon Fosse, qu'il affectionne et a même traduit. Intitulé *Étincelles*, l'ensemble, confié à des membres de la Comédie-Française, prouve derechef la constance de l'auteur dans l'exposé des relations de l'homme et de la femme, face à face ou dos à dos<sup>2</sup>.

Dans une élégante scénographie en pente douce (Margaux Nessi), sous des lumières judicieusement tamisées, Didier Sandre, Anna Cervinka, Clément Bresson, Sefa Yeboah et Morgane Real distillent, avec un art subtil, ces partitions tragico-poétiques au ton unique.

1. Après la création du 16 au 18 octobre à la Maison des métallos, à Paris, *la Voix de ma grand-mère* sera présentée du 20 au 22 novembre à Oullins, du 5 au 7 février 2026 à Orléans, le 13 mars à Blois et, du 4 au 7 mai, au Théâtre 13 à Paris. ↩
2. Jusqu'au 2 novembre, au Studio de la Comédie-Française, Paris 1<sup>er</sup>. ↩



## ສຽງຂອງຄຳ (La voix de ma grand-mère) : singulier en-chantement

17 octobre 2025 / 0 Commentaires / dans Critiques, Seul(e) en scène, Théâtre contemporain / par Marie-Hélène Guérin

Vanasay Khamphommala, artiste queer singulière et délicate, dont on avait beaucoup aimé l'*Écho* [<https://pianopancier.com/echo-vanasay-khamphommala/>] en 2022, nous prend aujourd'hui par la main et l'âme pour nous emmener en quête de la voix de sa grand-mère.

Tapis de fils de plastique multicolores, une table ronde où trône une vasque, petits sièges et coussins, on s'assoit au ras du sol en cercles concentriques.

Un micro sur pied, un lecteur de cassettes qui

grésille, pendant que le public s'installe, Vanasay circambule, regard bienveillant, longues mains dansantes, crocs pacman et sinh  
[\[https://voyageaulaos.fr/culture-et-tradition/robe-traditionnelle-laotienne/\]](https://voyageaulaos.fr/culture-et-tradition/robe-traditionnelle-laotienne/) vert soyeux, longues boucles d'oreilles, chevelure en chignon, fin sourire. Patience. Lenteur, douceur.  
Les mots arrivent, voix sereine.

C'est à un voyage dans la mémoire de sa famille qu'elle nous invite, elle née à Rennes d'un père laotien qui a fait ses études de médecine en France dans les années 60 avant de s'y installer définitivement en 1975  
[, quand la prise de pouvoir communiste a poussé grand nombre de ses compatriotes à quitter leur pays.  
D'Henriette, la mère de sa mère, morte en 2011, elle a passé commun, photos, rires et voix en tête ; de la mère de son père, elle a si peu. Cette grand-mère lao est morte en donnant naissance à Somphet, son unique enfant, elle n'avait pas 20 ans, c'était en 1944.](https://fr.wikipedia.org/wiki/Diaspora_laotienne#:~:text=)



« Tu es partie sans laisser de traces autres que celles de nos corps et nos questions  
Entre toi et nous, la distance culturelle et géographique, et le temps qui passe »

De quoi sont faits les souvenirs de quelqu'un dont on n'a pas de traces ? des rêves qu'on en a, des traits qu'on voit resurgir au fil des générations, de fragments recueillis dans la mémoire commune d'un pays.

Il n'y a pas eu de transmission orale du père à l'enfant, de Somphet à Vanasay – volonté d'assimilation, table rase du passé, pourquoi apprendre le laotien si on ne retourne pas au pays, si on vit au milieu de francophones ?

Vanasay Khamphommala depuis quelques années part à petits pas vers cette langue des aïeux, vers ses aïeux. Un voyage en profondeur dans ses racines, pour combler l'absence, et pour tenter de résoudre la question intensément personnelle et

intensément politique des héritages indigènes.

Que faire, comment faire, pour que les traditions exogènes à l'Occident puissent prendre corps dans un travail, une existence, une culture devenues occidentales ?

Se faire traverser par l'ailleurs,  
l'autrefois,  
les mêler à son souffle, à sa voix,  
pour leur donner une vie contemporaine,  
les ré-animer, les ré-injecter dans l'ici et le présent.



Avec Robin Meier, compositeur et créateur acoustique, Vanasay Khamphommala est allée enquêter micro ouvert pour débusquer ce que sa grand-mère aurait pu entendre, dans le village de sa famille paternelle, à Ban Tong [<https://mapcarta.com/15662468>]. Il et elle en ont ramené une matière riche, bruissante : voix humaines, animales, voix de la nature, clochettes –

musiques concrètes, restituées, sculptées, tissées, superposées en une frémissante broderie sonore.

La grand-mère aimait chanter, rapportent ceux qui se souviennent. Vanasay aime chanter. Au-delà de quelques bribes d'ADN, voilà un fil tendu entre elles, d'un siècle et d'un continent à l'autre. Mais quel chant partager ?

Vanasay Khamphommala a mis longtemps à intégrer son père dans cette performance, puis l'évidence s'est imposée, et c'est ensemble qu'elle et lui chercheront quel chant partager – avec la grand-mère morte, et aussi entre eux deux, père et fille adultes bien vivant.e.s. Somphet

Khamphommala s'avance dans le cercle des spectateurs, octogénaire à la silhouette juvénile, un collier de fleurs au cou, un micro de karaoké en main, une chanson populaire aux lèvres. Vanasay en distille en simultané la traduction, en une mélodie complémentaire. Moment d'une immense tendresse, d'une intimité palpable.

Ils dialogueront, lui en laotien, en direct ou sur enregistrement, elle en français, parfois en laotien, traduisant, ou pas.

La scénographie de Kim lan Nguyễn Thi est d'intelligence et de bric et de broc, où une minuscule machine à fumée déclenchée manuellement fait surgir une brume et la rizière sur laquelle elle flotte, où un lecteur de cassettes se fait passeur de fantômes, où des babioles

colorées ont la beauté de ce qui est nécessaire. Et c'est aussi une célébration de l'art du théâtre que de faire apparaître des mondes, faire advenir des absents, par la magie de quelques artifices, de la parole, et de l'écoute.

Au détour d'une émotion, on aura appris quelques fragments de culture laotienne, fait connaissance avec quelques traditions. On aura aussi mis en jeu nos corps en les tenant assis en tailleur pendant cette heure et des poussières, en les confrontant au puissant chant des cigales, en nouant des bracelets pour se rappeler le lien entre le corps et l'âme, en riant, en vibrant.

En une cérémonie quasi chamanique, Vanasay et son père, au creuset de leurs voix et leurs regards, fondent des époques, des traditions, des lointains en une matière vivante qui décroïssonne les temps et les lieux. S'y faufile peut-être la voix de la grand-mère, à coup sûr s'y crée un espace où la petite-fille et le père se rejoignent et nous entraînent pour un retour au pays sans nostalgie, où la mémoire peut continuer à s'inventer en un perpétuel mouvement.

Un spectacle pudique et joyeux, une expérience spirituelle, charnelle, sensorielle et sensible. Singulière et délicate, telle son instigatrice.

*Marie-Hélène Guérin*

# L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

## « La voix de ma grand-mère » de Vanasay Khampommala : le Laos coule à nos oreilles

[oeildolivier.fr/2024/05/la-voix-de-ma-grand-mere-de-vanasay-khampommala-le-laos-coule-a-nos-oreilles](https://oeildolivier.fr/2024/05/la-voix-de-ma-grand-mere-de-vanasay-khampommala-le-laos-coule-a-nos-oreilles)

3 mai 2024

Que reste-t-il d'une ancêtre dont on n'a rien enregistré ? Quelles traces solliciter pour convoquer sa figure ? « *Ma grand-mère est partie sans laisser de traces, et les traces qu'elle a laissées sont elles aussi soumises à l'obsolescence* », raconte **Vanasay Khamphommala** au début de *La voix de ma grand-mère*. D'elle, pas une photo, et encore moins de vocaux ou de vidéo. Pour l'artiste multitâches, la question devient le point de départ d'une enquête qui ne cherchera pas tant à circonscrire les traits de la disparue, mais plutôt de questionner à sa source le désir même d'*inscrire*, de garder des traces des choses éphémères.

C'est que l'aventure mise en scène est un sacerdoce. **Vanasay**, chanteuse parmi d'autres casquettes, voudrait partager une chanson avec son aïeule. Commencer à la chanter, et peut-être que la voix de la défunte se mettra à résonner dans les hauts-parleurs de la salle ou dans celui d'une petite radio FM à piles, qui sait ? Seulement il faut trouver quel air entonner, et là aussi, c'est le vide phonographique : les chansons, au Laos, voyageaient peu avant les années quarante. La musique a commencé à être enregistrée et diffusée au moment précis où la grand-mère, à vingt ans à peine, s'éteignait.

### **Soukhouan**

Le public est assis en rond, sur des tabourets ou à même le sol. Le décor est coloré, notamment par ces tapis en plastique tressé disposés comme un patchwork. Au milieu, un autel de fortune a été érigé, mêlant des objets plus ou moins traditionnels à des bibelots de marché en plein air et des appareils de technologie lo-fi. C'est ainsi, dans un petit espace qui rappelle les cérémonies religieuses du pays de son père, que **Vanasay Khampommala** embarque les spectateurs dans cette recherche immobile, invitant parfois à adorer avec elle cette petite capsule lao. La cérémonie à laquelle on s'apprête à assister a un nom en lao : *Soukhouan*, pour "rappel des âmes".

Pour tenter de faire revenir la grand-mère, il faudra bientôt inviter au plateau, non sans émotion, le père, le vrai. Somphet Khamphommala n'a pas connu sa génitrice, lui non plus : on dit qu'elle serait morte en couches. Il apparaît comme une personnification des paradoxes du pays, habillé à l'américaine comme Elvis, tout en chantant une chanson de village en Lao, tout en dansant le Madison. Sa contribution à l'enquête est tout aussi cruciale qu'elle est parcellaire, pré-enregistrée en partie parce que le vieil homme ne connaît pas le texte par cœur.

À mesure que s'épaissit le paysage sonore possible du Laos de l'aïeule, de chanson en *field recording*, *La voix de ma grand-mère* finit par recomposer, par-delà la seule contemplation exotique, quelque chose d'un système de pensée lao capable de remettre en cause notre propre paradigme technologique. Puisque dans cette tentative toute fragile d'entendre une voix qui ne reviendra pas, Khamphommala fille, aidée de son père, invite tout le public cheminer vers un horizon où l'obsolescence programmée des mémoires a laissé place au principe continu d'un éternel renouvellement.

**Samuel Gleyze-Esteban – Envoyé spécial à Bordeaux**

---

**(la voix de ma grand-mère) de Vanasay Khamphommala**

Création au TnBA

3 Place Pierre Renaudel

BP 80 031

33 034 Bordeaux

du 29 avril au 4 mai 2024

Durée 1h environ

**Tournée**

14 et 15 mai au théâtre des Îlets – CDN de Montluçon

*Avec Vanasay Khamphommala, Somphet Khamphommala et les voix de Sieng In*

*Bounmisay, Naly Lokhamsay, Daly Hiangsomboun*

*Collaboration artistique – Thomas Christin*

*Création sonore de Robin Meier Wiratunga*

*Installation plastique de Kim Ian Nguyễn Thi*

*Travail chorégraphique d'Olé Khamchanla*

*Costumes de Vanasay Khamphommala, Marion Montel*

*Tissage de Mai Bounmisay, Souksavanh Chanthavanh, Monkham Thongpanya*

*Régie générale, son, plateau – Maël Fusillier*

*Création lumière, Régie lumière, plateau – Léa Dhieux*

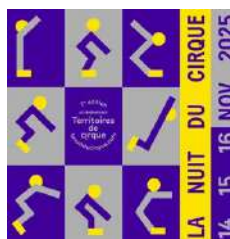
© 2020 -Tous droits réservés.

Rédacteur en chef - Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Administrateur - Samuel Gleyze-Esteban



**sceneweb.fr**  
l'actualité du spectacle vivant



# Vanasay Khamphommala, rituel pour une réparation



[<https://sceneweb.fr/wp-content/uploads/2024/05/eswlsnbk-la-voix-de-ma-grand-mere->



Photo Christophe Raynaud de Lage

**Avec *ສຽງຂອງຍ່າ* (La voix de ma grand-mère), Vanasay Khamphommala fait du théâtre un lieu de réconciliation, de dialogue entre ses origines laotiennes et sa culture européenne. Elle fait pour cela appel à l'archive vivante qu'est son père, avec qui elle réalise un rituel fait d'éléments culturels divers. Aux systèmes de domination et aux hiérarchies existantes, cette création oppose une douceur et une intelligence rares et contagieuses.**

Pour Vanasay Khamphommala, « impossible » n'est pas français. Il n'est guère plus laotien. Avec sa compagnie Lapsüs Chevelü créée en 2017, l'artiste déploie une esthétique *queer* qui relie ce qui est habituellement séparé dans nos sociétés : les genres, les vivants et les morts, les cultures et les langues, les pratiques populaires et les représentations et systèmes de pensée considérés comme supérieurs par ceux qui les produisent et en font usage... Ce goût du mélange [<https://sceneweb.fr/soir-de-premiere-avec-vanasay-khamphommala/>], qui se cristallise sous des formes différentes, tantôt sur des scènes de théâtre, tantôt

dans des lieux non dédiés à cet art, a vocation à bousculer bien des certitudes, notamment quant au rapport entre les nombreux éléments qu'elle fait se rencontrer dans ses créations. Il arrive alors que, dans ces opérations de brassage, se produisent des accouplements inattendus. Voilà les « *beautés nouvelles* » que cherche à produire Lapsüs Chevelü dans sa quête de « *transformation du monde* » présente dans toutes les créations de la compagnie [<https://sceneweb.fr/portrait-vanasay-khamphommala-une-beaute-nouvelle/>], dont la recherche d'alternatives porte aussi sur les modes de production et de diffusion du spectacle vivant. Cette démarche singulière, que l'on retrouve au cœur de *ສຽງຂອງຍ່າ* (*La voix de ma grand-mère*), créé au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine (TnBA), abolit la notion d'« impossible ». Elle repousse toujours plus les interdits.

**En choisissant pour titre un mot laotien, Vanasay Khamphommala poursuit ce qu'elle avait commencé en toute fin d'Écho (2022)** [<https://sceneweb.fr/echo-de-vanasay-khamphommala/>], sa création précédente : la convocation de ses origines laotiennes, qu'elle considérait jusque-là comme étant étanches à sa culture française et européenne acquise dans le cadre de sa formation



**intellectuelle et artistique.** Afin de remplir la mission qu'elle s'était fixée au seuil de sa pièce, rien moins que guérir l'humanité du chagrin d'amour, elle faisait en effet appel dans *Écho* à un rituel musical laotien, le sen, utilisé dans l'exorcisme des chagrins d'amour. En prenant place sur les coussins ou les tabourets disposés en cercle, les spectateurs de ສຽງຂອງຄູ່າ (*La voix de ma grand-mère*) ayant le souvenir d'*Écho* peuvent avoir la sensation que nul temps ou très peu a passé entre les deux créations. Tournant autour de l'autel qui trône au centre de son plateau miniature recouvert de tapis colorés, au rythme d'une musique lao des années 1980, Vanasay Khamphommala n'a guère besoin de dire

l'entre-deux cultures et l'entre-deux époques depuis lequel elle s'apprête à s'adresser à nous : sa mise et sa marche dansante lui tiennent lieu de parole. Avant qu'elle n'use de cette dernière davantage et de manière beaucoup plus intime qu'elle ne l'a fait jusque-là dans aucun de ses spectacles.

Habillée d'une jupe traditionnelle lao, ou « *sin* », et d'un survêtement de sport, chaussée de sabots à plateforme en plastique décorés de petites figures type jeu vidéo, Vanasay se présente à nous comme une hôtesse joyeusement hybride. En nous invitant à ne rejoindre nos places qu'après nous être déchaussés, elle ne nous fait pas seulement quitter notre espace-temps habituel, mais nous fait entrer dans le sien, qui se situe à la croisée de plusieurs cultures et du côté du rituel qui est au cœur du langage de Lapsüs Chevelü. « ສະບັບຍາມດາວ [« bonjour » en lao, NDLR]. *Au Laos, on retire souvent ses chaussures en signe de respect – quand on rentre chez quelqu'un, ou quand on participe à une cérémonie comme le ສັງຂວາງ, par exemple* », nous dit-elle en guise d'accueil.

**Comme l'indique son titre, ສຽງຂອງຄູ່າ (*La voix de ma grand-mère*) s'ancre dans une réalité composite, laotienne autant qu'européenne, qui préexiste en partie au temps de la représentation et, pour le reste, s'y bâtit devant nous.**

Comme dans *Écho*, cette construction complexe se réalise suivant un objectif tel que les aime Vanasay Khamphommala, non pas « *impossible* », donc, mais pouvant être jugé comme tel selon une logique occidentale : retrouver la voix de sa grand-mère lao qu'elle n'a pas connue, car décédée au Laos il y a près de 80 ans. Soit l'âge de son fils, autrement dit du père de Vanasay, Somphet Khamphommala. Ce n'est pas la première fois que Lapsüs Chevelü regarde vers la mort, qu'elle cherche à la rendre présente quand tout autour la rejette ou la dissimule. Non dans les larmes, mais au contraire avec un esprit de fête, comme au Laos où la mort donne lieu à la noce.



Voir plus

⊕ Théâtre des Îlets dramatique nationale

⊕ Maison de la

⊕ Cours d

⊕ Halle aux Gr

⊕ Théâtre national Aquitaine



**Les Français n'entendent pas leurs yeux ! C'est**

Voir

⊕ Théâtre Des Îlets Dramatique Nation

⊕ Maison de la

⊕ musiqu

⊕ Halle :

⊕ Théâtre national Aquitaine

⊕ TnBA

⊕ Cours d'art e

**Dans le moteur de recherche, plus de 22 000 spectacles référencés**

Recherche

**Annoncée très tôt dans le spectacle, l'entrée en scène de Somphet Khamphommala fait vraiment démarrer le rituel, qui cohabite alors avec le récit de l'enquête menée au Laos par Vanasay – accompagnée parfois du créateur sonore**

**Robin Meier Wiratunga.** Le dialogue économe qu'entretiennent alors père et fille est la part visible et audible d'un ample travail qui touche autant à l'Histoire qu'à la psychologie, en passant par une forme d'anthropologie ou encore par une réflexion linguistique. Indépendantes du spectacle, des vidéos et des textes réalisés par l'artiste et son équipe faite de personnes très différentes, mais toutes traversées par les questions de l'exil et de l'identité, peuvent donner accès au spectateur à différentes strates de cette riche et grande recherche. Les gestes et les mots employés par le duo père-fille convergent quant à eux pour l'essentiel vers la cérémonie qui occupe le centre du spectacle, dont on découvre que l'objet réel n'est pas tout à fait l'objet annoncé. Davantage que la voix de son aïeule en effet, c'est la mémoire de son père qu'explore Vanasay Khamphommala, faisant du théâtre un cadre rendant possible le partage d'un passé laotien empêché jusque-là par l'exil et la manière dont il est traité par la société française.

**Désigné archive vivante par sa fille, Somphet Khamphommala marque par sa seule présence la réparation de la rupture entre les deux générations.** ສຽງຂອງຄຳ (La voix de ma grand-mère) s'inscrit ainsi pleinement dans la passionnante démarche *queer* de l'artiste, dont le jeu avec les normes dépasse de loin la question du genre – jamais abordée ici, même si l'on peut deviner qu'elle est ou un sujet dans la relation père-fille – pour s'étendre à toutes les formes d'expression culturelle. La beauté et la délicatesse de ce dialogue témoignent d'une grande croyance dans les pouvoirs du théâtre. Elle se communique à l'audience avec la douceur et le plaisir que donne la sensation de se voir confier un secret intime et précieux. Lequel rencontre les douleurs de chacun et les apaise, invitant à se créer ses propres rituels et ses « *beautés nouvelles* ».

Anaïs Heluin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

**ສຽງຂອງຄຳ (La voix de ma grand-mère)**  
**Conception Vanasay Khamphommala**  
**Avec Vanasay Khamphommala, Somphet**  
**Khamphommala, et les voix de Sieng In Bounmisay,**  
**Naly Lokhamsay, Daly Hiangsomboun**  
**Collaboration artistique Thomas Christin**  
**Création sonore Robin Meier Wiratunga**  
**Scénographie Kim Lan Nguyễn Thi**

**Scénographie Kim Ian Nguyen Tin****Travail chorégraphique Olé Khamchanla****Costumes Vanasay Khamphommala, Marion Montel****Tissage Mai Bounmisay, Souksavanh Chanthavanh,  
Monkham Thongpanya****Régie générale, son, plateau Maël Fusillier****Création lumière, régie lumière, plateau Léa Dhieux****Production Lapsus chevelü****Coproduction TnBA – Théâtre national de Bordeaux en  
Aquitaine ; Théâtre des Îlets – Centre dramatique  
national de Montluçon ; Théâtre Olympia – Centre  
dramatique national de Tours ; Maison de la Culture  
d'Amiens ; L'Atelier à spectacle – Scène conventionnée  
du Pays de Dreux ; La Pop****Soutiens Région Centre-Val de Loire ; Département  
Indre-et-Loire ; Ville de Tours ; Institut français (aide à  
la création et à la mobilité au Laos) ; compagnie  
FANGLAO (Vientiane) ; Traditional Arts and Ethnology  
Center (Luang Prabang)****Vanasay Khamphommala est lauréate MIRA de  
l'Institut français pour ce projet.****Lapsus chevelü est conventionnée par la DRAC Centre-  
Val de Loire, et soutenue par la Ville de Tours.****Durée : 1h05***Vu en mai 2024 au Théâtre national de Bordeaux en  
Aquitaine (TnBA)**Maison des Métallos, Paris  
du 16 au 18 octobre 2025**Théâtre de la Renaissance, Oullins  
du 20 au 22 novembre**CDN d'Orléans, dans le cadre du festival La Caverne  
du 5 au 7 février 2026**La Halle aux Grains, Scène nationale de Blois  
le 13 mars**Théâtre 13, Paris  
du 4 au 7 mai*

[<https://www.lesgemeaux.com/spectacles/le-chateau-des-carpathes/>]